



WALTER KEMPOWSKI

COMPLÈTEMENT À L'EST



LE LIVRE

Éternel étudiant, Jonathan Fabrizius mène une vie tranquille à Hambourg quand la firme automobile Santubara lui propose de rédiger une brochure bien payée (5000 marks plus les frais) sur les richesses culturelles de la Pologne, afin de préparer le rallye promotionnel d'une nouvelle huit-cylindres de luxe. Il commence à se documenter: Dantzig! Les Borusses! L'ordre des Chevaliers teuto-niques! *Le Jugement dernier* de Memling! La presque île de la Vistule! Mais la route vers les territoires mystérieux, longtemps interdits, de l'Est, est jalonnée de chocs. En voiture, Jonathan est escorté d'un ancien pilote de course et de Frau Winkelvoss, cadre exubérante de la firme, qui ne pense qu'à gommer joyeusement le passé. Et en Prusse-Orientale –l'ancien, glorieux et désormais maudit nom de la région–, ce sont non seulement les bunkers de Göring et de Hitler qui attendent au tournant un Jonathan avide de vérité historique, mais aussi les fantômes de ses parents morts en 1945, l'année de sa naissance.

Écrit peu après la chute du mur de Berlin par Walter Kempowski, ce road trip tragi-comique explore de manière inattendue la question qui a divisé les Allemands au xx^e siècle: faire table rase du passé ou veiller à ne jamais, jamais oublier?

L'AUTEUR

Walter Kempowski (1929-2007), coursier de la Luftwaffe, s'en allait visiter sa mère en Prusse-Orientale quand il fut condamné à vingt-cinq ans de prison par un tribunal militaire soviétique pour intelligence avec l'ennemi américain, en 1948. Avec ses *Chroniques allemandes*, dont les romans *Tadellöser & Wolff*, *Les Temps héroïques* et *Schluss?* rencontrent un grand succès, il s'est distingué comme un chroniqueur de la classe moyenne et de la mémoire allemandes.

Son collage monumental, *Das Echolot*, est un phénomène littéraire. Couronné par de nombreux prix, il est avec Günter Grass l'un des écrivains allemands les plus importants de l'après-guerre.

LE TRADUCTEUR

Olivier Mannoni traduit depuis quelques lustres des romans, des essais historiques et des livres de philosophie. Lauréat du prix Eugen-Helmé 2018, il pilote depuis 2012 l'École de Traduction Littéraire à Paris.

Complètement à l'Est

DU MÊME AUTEUR

Schluss ?, trad. d'Olivier Mannoni, éditions Globe, 2020.

Walter Kempowski

Complètement à l'Est

Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni



116, rue du Bac, Paris 7^e

© 2022, éditions Globe, Paris, pour l'édition française
© 1992, Walter Kempowski, by Albrecht Knaus Verlag,
a division of Verlagsgruppe Random House GmbH, München, Germany

Titre de l'édition originale :
Mark und Bein
(Albrecht Knaus Verlag, Munich)

Illustration de couverture : Gabriel Gay

Dépôt légal : février 2022

ISBN : 978-2-38361-033-5

À Robert

Car la parole de Dieu est vivante et efficace,
plus tranchante qu'une épée quelconque à
deux tranchants, pénétrante jusqu'à partager
âme et esprit, jointures et moelles ; elle juge les
sentiments et les pensées du cœur.

Hébreux, IV, 12

À Hambourg, Isestrasse, on trouve encore bon nombre d'opulentes maisons remontant au tournant du siècle, elles se dressent sur cinq ou six étages derrière de vieux marronniers noirs, elles sont ornées de vrilles printanières en stuc, majestueuses, et portent au pignon un millésime triomphal. Les cages d'escalier sont carrelées de faïence et des ascenseurs affaiblis par le grand âge s'y livrent à des ascensions et à des descentes saccadées derrière leurs portes en fer forgé. Quand on est bringuebalé à l'intérieur vers le haut ou vers le bas, on se croirait à Paris, Londres ou Milan.

L'Isestrasse ne serait pas « restée debout » pendant la guerre si les serveurs des bombardiers alliés avaient appuyé sur le déclencheur un centième de seconde plus tôt ou plus tard. Tout autour, une tempête de feu, des explosions, des effondrements – mais l'Isestrasse resta debout et elle l'est encore aujourd'hui, avec ses escaliers faïencés et ses ascenseurs hoqueteux, en dépit de la spéculation et de la manie de la rénovation.

Dans cette rue qui court à l'ombre élégante de gigantesques marronniers – et ce n'est pas banal –, le métro aérien passe toutes les cinq minutes en tonnant sur ses rails d'acier, que les marchands d'antiquités de la région auraient sans doute dépouillés depuis longtemps de leurs ornements Art nouveau s'il avait été possible de le faire. Sous le métro aérien, on gare des voitures, et le marché paysan s'installe deux fois par semaine, avec sa volaille blême, ses pains au four de la Forêt-Noire et ses fruits du Sud pas mûrs.

À l'avant, le métro aérien ; derrière les immeubles, le canal Isebek, un bras latéral désaffecté et maussade de l'Alster. Des touristes y font des tours de pédalo.

C'est dans l'un de ces édifices que logeait Jonathan Fabrizius, « Joe » pour ses amis, quarante-trois ans, de taille moyenne, un homme qui préférait confier sa coupe de cheveux à un vulgaire merlan plutôt que s'offrir un brushing chez un visagiste.

Le mieux, chez lui, c'étaient ses yeux. Sans être gêné par des microstrabismes ou des courbures d'astigmatisme, ni myope ni presbyte, il enregistrait tout ce dont il était témoin. Il est vrai que les lobes de ses oreilles étaient toujours un peu sales. Et il lui était aussi arrivé de vomir dans une corbeille à papier – mais ses yeux étaient clairs et nets, et les gens qui avaient affaire à lui s'en rendaient bien compte.

« Il est comme il est, disaient ces gens, mais d'une certaine manière... Je ne sais pas... »

Jonathan avait étudié toutes sortes de choses, la langue et la civilisation allemandes, l'histoire, la psychologie et les beaux-arts. Il était monté aux poutres du vieux moulin, de plus en plus haut dans la charpente poussiéreuse, et il avait jeté un coup d'œil par les petites meurtrières que les toiles d'araignées avaient rendues aveugles, il avait regardé la plaine opulente et, à ce moment-là, clarté et vérité étaient descendues sur lui. Et voilà qu'il se retrouvait là avec sa clarté et sa vérité, et qu'il regardait autour de lui : que devait-il faire, maintenant que ses ganglions étaient anoblis ? À quoi devait lui servir cette noblesse ?

Il était toujours inscrit à l'université, rapport à la Sécurité sociale, mais il avait abandonné ses études. Il vivait d'articles de journaux que lui commandaient régulièrement magazines et revues, car les rédacteurs appréciaient son style incisif et la ponctualité de ses livraisons. En réalité, il ne pouvait pas vivre de ces commandes, mais il n'en avait aucun besoin non plus, car il recevait un pécule mensuel de son oncle, qui possédait une fabrique de meubles à Bad Zwischenahn

dans laquelle on fabriquait des canapés-lits de construction simple et bon marché, pour lesquels on continuait à trouver des acheteurs.

Jonathan habitait l'arrière-chambre de l'appartement, avec vue sur le canal Isebek ; Ulla, son amie, habitait à l'avant, côté rue. La porte coulissante qui reliait ou séparait les deux grandes pièces, selon l'idée qu'on s'en faisait, était barrée côté Jonathan par un canapé en cuir abîmé, côté Ulla par une bibliothèque et une chaîne stéréo d'où émanaient, en particulier le soir, des harmonies familières auxquelles la jeune femme tenait beaucoup : le *Concerto pour piano en mi bémol majeur* ou la *Symphonie de Prague*, encore et encore, et le loupé du cor, toujours au même moment. Au-dessus de son sofa Biedermeier étaient accrochées des esquisses au crayon encadrées d'or et, surplombant la table basse, une lampe française à abat-jour en verre orange diffusait un éclat douillet.

Jonathan ne possédait ni chaîne stéréo ni coin repas. Le grand canapé de cuir, sur l'assise duquel une déchirure laissait s'échapper une touffe de crin, était l'essentiel de son mobilier. C'est là qu'il dormait, c'est là qu'il sirotait son yaourt, là qu'il lisait les ouvrages de vulgarisation dans les disciplines les plus diverses afin de garder une vue d'ensemble, même s'il ne savait pas vraiment sur quoi. Sur une table de cuisine blanche, devant le canapé, se trouvait une machine à écrire à barres au capot ouvert et dont le « e » ne fonctionnait pas. À côté, des journaux, des livres et une soucoupe contenant des allumettes, des bouchons d'oreilles Ohropax et des chaussettes usagées. Du plafond, sortant d'une couronne en stuc empoussiérée, pendait une ampoule sans abat-jour, elle diffusait une lumière suffisante.

Le parquet de sa chambre était couvert de stragula. Johann avait voulu arracher ce revêtement de sol à motifs abstraits, estimant que le parquet ne pouvait pas respirer en dessous ; une bonne partie du revêtement l'avait déjà senti passer, mais l'amie de Jonathan avait fini par constater que le motif du stragula était un travail intéressant

du début des années 1930, Vladimir Kolashevski, et méritait donc d'être conservé ! Depuis, sa chambre avait un air franchement provisoire avec son revêtement de sol en loques, on aurait dit qu'il n'avait pas pu payer les artisans. De temps en temps, en se rongant les ongles, Jonathan contemplant les motifs de son stragula. Dans son imagination, il représentait une carte géographique avec des routes, des fleuves et des villes, et servait de prétexte à de longs jeux de réflexion. Dommage que le morceau arraché ait été jeté, on aurait pu l'encadrer et l'accrocher au mur.

Au lieu de cela, on y avait suspendu une toile de Botero, un enfant obèse peint en couleurs ternes. Jonathan l'avait achetée dans les années 1960 et réglée par traites de cent marks. De temps en temps, le marchand qui la lui avait vendue lui demandait s'il en avait encore besoin. S'il ne voulait pas s'en débarrasser.

Le long du mur, on avait empilé sur le plancher collant des livres pêle-mêle, la documentation d'un travail d'assez grande ampleur sur le gothique en brique nordique : une entreprise qu'il avait un peu perdue de vue. Le magazine pour lequel il voulait l'écrire n'avait manifesté qu'un intérêt réservé. C'était un journal du sud de l'Allemagne dont les rédacteurs étaient incapables de faire la différence entre Stralsund et Wismar*¹. Les photos de ces gigantesques édifices lourdauds avaient en soi quelque chose de repoussant : Kolberg, le toit en croupe disjoint et, de surcroît, en ruine ?

Une armoire pleine de vestes fripées côtoyait un coin toilette improbable, séparé de la chambre par un rideau de plastique qui coulisait sur un tube ténu. Quand Jonathan se lavait les mains au lavabo encroûté de calcaire, il pouvait regarder par la fenêtre et son regard tombait alors sur un saule pleureur dont les branches pendaient dans l'eau trouble du canal Isebek. Il n'y avait pas de cygnes en dessous, mais, tout de même, des canards.

* Les notes du traducteur sont regroupées en fin de volume.

Le reste des chambres de l'appartement était la propriété d'une générale. Elle venait de l'Est et s'extrait rarement des cryptes obscures où elle vivait accompagnée par les souvenirs d'époques révolues depuis des lustres. De temps en temps, on entendait une toux grasse dont elle se libérait dans l'évier de la cuisine.

L'amie de Jonathan s'appelait, de tout son nom, Ulla Bakkre de Vaera. Quoique brune, elle venait de Suède et portait volontiers une longue robe en tricot zébrée de toutes les couleurs sous une veste d'homme en laine peignée, usée jusqu'à en reluire, dans le gousset de laquelle elle glissait une montre de travail en argent. Ulla avait un joli visage rond sur lequel les années n'avaient pas encore laissé leurs traces, aimable au premier regard, ferme au deuxième. Tout son chagrin lui venait de la grande canine gauche qu'on avait dévitalisée des années plus tôt et qui, désormais, s'assombrissait et dessinait une tache sur ses traits de jeune fille. Le matin, face au miroir, elle l'observait, cette noirceur. Elle éprouvait alors un instant de tristesse. L'arracher ? Ou la recouvrir d'une couronne ? Telle était la question qui se posait depuis des années...

Ulla Bakkre de Vaera possédait une bague fine, un camée élimé qu'elle tenait de son père, taillé dans une pierre couleur caramel. L'anneau remontait au II^e siècle avant notre ère, comme on l'affirmait depuis des générations, et aurait normalement dû revenir à une lignée secondaire de la famille. C'est à cette bague qu'elle devait son emploi à temps partiel au musée municipal des Beaux-Arts. Elle étudiait en effet l'histoire de l'art, et finançait sa formation de sa poche. Bien que le directeur du musée eût disposé d'une lettre de son père avec laquelle tout aurait dû aller comme sur des roulettes, M. Kranstöver avait d'abord voulu rejeter sa candidature en la voyant telle qu'elle était, assise dans son bureau – trop jolie d'une idée ? – mais son regard était ensuite tombé sur la bague, et c'est ce qui avait emporté la décision. Ulla avait obtenu le poste. Elle pouvait donc guider les invités étrangers, rédiger des catalogues, mais aussi rester discrètement

dans un coin au vernissage des expositions, en hochant la tête pour exprimer sa reconnaissance au directeur. Un jour ou l'autre, on pouvait s'y attendre, il irait prendre un repas avec elle.

Elle avait aussi pu aider à concevoir un coin enfants à l'intérieur du musée, avec des objets à manipuler, des tapis en relief et un toboggan identique à ceux qu'on voyait autrefois chez les marchands de chaussures. Les adolescents étaient autorisés à dessiner sur les murs de cet espace avec des craies de couleur, des œuvres qui ne pouvaient hélas pas être envoyées au dépôt, car les femmes de ménage les effaçaient le lendemain matin en soupirant.

Pour l'instant, Ulla préparait une exposition sur la cruauté dans les beaux-arts. On trouvait donc sur les étagères de sa bibliothèque des livres pleins d'illustrations de toutes les espèces possibles de tortures pratiquées par l'Inquisition, d'autres représentations remontant à la guerre de Trente Ans – et, bien entendu, Goya était de la partie avec ses esquisses espagnoles. Elle y avait aussi casé son fichier thématique, de A (Arrachage de dents) à V (Vierge de fer). Une collection de cruautés qui ne laissait de côté aucun aspect de l'esprit infernal des hommes. Les illustrations médiévales n'étaient pas les seules à assouvir son intérêt, les quotidiens la fournissaient eux aussi en images : policiers en cuirasse moderne, victimes ensanglantées du terrorisme, Noirs courant, un pneu enflammé autour du cou, en Afrique du Sud. Les Noirs méritaient qu'on y jette un coup d'œil, car on pouvait s'attendre à une objectivation artistique de ce type de lynchage.

Toutes ces images terrifiantes, qu'elle ne rangeait jamais lorsque Jonathan entrait dans la pièce, n'impressionnaient pas Ulla le moins du monde, elle les considérait sous leur aspect formel, comme elle avait appris à le faire pendant ses études – les diagonales, par exemple, qui reliaient les martyres les plus extrêmes aux choses sacrées, ou bien les accentuations nées de la lumière et les ombres, que l'artiste avait réalisées d'une manière à peine visible afin que celui qui regarderait son œuvre puisse ensuite facilement en transmettre le contenu.

L'exposition de ces témoignages n'avait pas pour but d'aiguillonner les bas sentiments humains, mais de susciter le dégoût et, au-delà, la volonté énergique de ne plus jamais rien tolérer de pareil dans le monde. Le mal est là pour éveiller le bien, ce qui expliquait pourquoi l'on comptait placer en exergue du catalogue le fameux mot de Méphisto :

Je suis un fragment de cette force

Qui toujours veut le mal et toujours crée le bien².

Par une fraîche matinée d'août 1988, Jonathan passait devant la femme de ménage et montait l'escalier en bondissant. Il avait acheté au marché un sac de petits pains et un bouquet de fleurs. Tout en sautant, trois marches à la fois, il passait l'index de la main gauche sur les cannelures des faïences au motif de nénuphar. Il tenait dans la droite les fleurs et le sac de petits pains. Le bouquet était destiné à son amie, qui fêtait ce jour-là ses vingt-neuf ans. Depuis trois ans, elle le supportait auprès de lui (c'était son expression), bien que c'eût été lui, en réalité, qui avait quelque chose à supporter ici.

Ulla était encore au lit. On allait déjà sur les 10 heures, elle le savait, et Jonathan était allé chercher les petits pains, ça, elle l'avait compris. Si elle était encore au lit, c'est que, ce jour-là, c'était son bon droit. Elle pensait à une maison de poupée qu'elle avait vue dans une rue de Hambourg, le Lehmweg, une maison avec bibliothèque et fumoir, et qu'on pouvait démolir en pressant un bouton ; elle était conçue comme instrument thérapeutique pour les enfants, le but étant qu'ils puissent défouler leur pulsion destructrice. Ulla s'était toujours intéressée aux jouets : les figurines chargées de cartouches fumigènes, les animaux mécaniques qui retroussaient les babines. Qu'on ne trouvât pas de guillotines à vendre pour la célébration de la Révolution française n'était pas non plus dépourvu d'intérêt. Il allait falloir fouiller un peu la question ! Se procurer un engin de ce genre et le proposer au directeur du musée comme « objet » pour une installation.

Ouvrage réalisé par *Cursives à Paris*